

Mila Haugova

Poèmes

traduits du slovaque par Sabine Bollack

Mila Haugova est considérée comme l'un des meilleurs poètes de Slovaquie. Elle est née en 1942 à Budapest, mais sa langue d'écriture est le slovaque.

Elle est rédactrice de *Romboïd*, excellente revue de théorie et de critique littéraire. Les poèmes qui suivent sont extraits pour la plupart de *Nostalgia* et de *Premenlivy povrch* (Surface changeante).

Mila Haugova est aussi traductrice.

VISITEURS DE LA SOLITUDE

... la lumière faiblit dans le cercle rétréci des ténèbres
ici le tunnel (la tour de nous-mêmes) luit de l'intérieur ;
imperméables solitudes
« mourrons au moins un instant », dis-tu,
au moment où Dieu vers le matin s'endort
et qu'avec une cruelle détermination
nous cédon à la passion,
lorsque les visiteurs de la solitude tant désirée
sur le seuil humblement agenouillés se lèvent
leurs ombres en nous se découvrent
choc de l'horizon dur et des étoiles ; prédétermination ?
nids vides
désespérés
muets,
toiles nues gonflées (ailes ?)
corps de lumière prêt à dormir
sur le noir animal de la palette
dormir, dormir, dormir
nous nous rappelons de nouveau
le mot (déjà) oublié...

PSAUMES

*«...car tu n'abandonneras pas
mon âme au chéol. »
(Poème d'or de David)*

Les portes son ouvertes, ô Dieu,
dans mon berceau-tombeau
mon tout, mon moi, ma justice,
mon angoisse, ma pureté.
Dans l'argile humide, mortellement
fatigué, tu dis « je nen peux plus »,
ce que j'en dis ne sort pas de mon cœur ;
peur, désespoir, affliction.

Où est le chemin ?
La terre a englouti ma lumière.
Ô Dieu, fais que je me sois déjà tue ;
ma gorge : un tombeau ouvert -

*« ...jusqu'aux bêtes des champs
oiseaux du ciel et poissons de la mer. »*

avec ma bouche
sur le fond sec
de la mer jadis remplie
de vagues, d'écume, d'apaisement
qui m'arrêtera moi ?
il n'y a pas de gardes sur ce chemin
la rive est trompeuse, factice

*«...guéris-moi, Yahvé, car
mes os sont épouvantés... »*

car je n'ai pas de jour
car je n'ai pas de nuit
car je n'ai pas Toi
Toi mon unique

je gis seule
sur le drap blanc
mes traces vers Toi
ont été éventées
par une lourde neige

tu entendas dans ta solitude
les pleurs de mes pleurs
la voix du commencement
qui la sombre fin inclut

« ...fuis, passereau, vers les montagnes. »

Qui par ta mort me met à l'épreuve ?
Et pourquoi ?

Les portes s'ouvrent
et tu viendras, comme tu es toujours venu –

« Viens ! » as-tu dit. « Attends moi un instant
ma bien aimée, ne me laisse pas
La croix de ton corps je l'embrasse pour la dernière fois.

Voici le temps de l'indicible, son logis

Obscurité.
Cécité. Avec sa canne blanche
l'âme erre parmi les étoiles obscures.
Obscurité de la lumière.
Je te cherche.
Une fois trouvé en moi ;
je n'ai pas besoin de cérémonies
pour me mortifier
qu'on ne me dise pas que Ta
mort est un châtement pour notre amour

*« ...mais ma douleur
s'est déchainée »*

dans l'angoisse, sur les genoux,
dans une éclipse totale,
mes os absorbent Ta mort,
pardonne-moi de vivre
mes os multiplient Ta mort,
pardonne-moi de vivre
mes os continuent de vivre Ta mort,
pardonne-moi de vivre
dans l'angoisse sur les genoux

je blasphème ;
as-tu été juste, ô Dieu, cette fois aussi ?
...il semblait être sous protection.
Mais qui le protégeait à l'intérieur ?
(R.M.R.)

Je caresse en rêve ton tendre
corps inentamé par la mort.
Je touche la mouvante
blessure de ta bouche.

Sur la table
le pain de la douleur
l'eau de la solitude

« Écrit à la main de l'infini. »

Maintenant que tu es mort
qui m'ensevelira ?
Qui mettra mon corps
à côté du tien ?
Qui après ma mort
m'aimera encore ?

Imprévisiblement tout s'est tu.
Illisible écriture d'un autre monde.
Le silence veut-il que je parle ?
Et Toi, le veux-Tu ?

(À Pierre O., le 11.1.1991)

PROXIMA CENTAURI

Rame stellaire ?
Langue sèche du rivage –
ma mort fatiguée
 os aériens
 corps de plumes
 rire du sommeil

cicatrisation
...je vois tout de l'extérieur – de l'intérieur...
à la fois

eau refermée sur l'enfance
ton corps laissé intact par la mort
lointaine étoile
 ...encore un instant auprès de moi...
 drap blanc –
 mur

11.1.1991

OMBRES

Les animaux savent tout.
Ils ont peur pour nous.
La nuit sans aucune étoile...

Les animaux savent
ce qu'est la folie
dans le cercle ardent.

Ils marchent doucement par le bois oublié.
Éclat d'argent de la feuille du tremble.
(Soyez maudits, vous dans l'œil desquels le couteau flamboie !)

...ta propre image dans le miroir t'anéantit.
Un serpent brille dans l'ombre, il soulève sa tête d'or.
Les licornes frémissantes courbent leur nuque

(Les mains froides des sœurs, vous en souvenez-vous?)

...si tard...oiseaux dans les berceaux du vent...
dentelle pâlie de l'automne...le souvenir d'un plumage...
sous la paupière de pierre le cœur de l'obscurité dort. chaque jour
diminue de ma lumière...un visage enfantin au front pâle
craint les deuils à venir. Une lune de mauvais augure
observe mon rêve par la fenêtre basse de novembre.

REFUGE

denn da ist keine Stelle,
die dich nicht sieht
(R.M.R.)

verrai-je ?
la figure d'un visage
(marbre ? auréole d'œil ?
reflet sur l'eau ? pierre ? plume ensanglantée ?)

des profondeurs durcies du corps
sortant d'elle-même
vers elle-même (comme tu dors,
autour de tes odeurs), une approche,
une atteinte ?
au-dessus de moi ton cœur qui bat
ton corps qui bouge un peu, geste d'amour,
mouvement plein de défauts, mais quand même
une pensée qui s'adresse à Dieu.

tendre habillage d'ailes

ISOLEMENT

Des pas à rebours du temps
vers l'in-
consciente nuit, où l'échelle, sur laquelle
tu te tiens, se sépare de la verticale du mur et toi
descendant les degrés, de tes dernières forces tu gardes
l'équilibre, déjà tu ressens le tremblement juste
avant la chute, que tu ne peux (ne veux ?)
empêcher, l'échelle alors s'ouvre d'elle-même en deux
et te fait descendre en sécurité dans une abondance de pureté
et de froid, dans l'éclat douloureux d'une lumière emmaillotée
à l'ombre d'un creux de neige...et dessous, patiemment délicatement
parsemées, des racines d'herbes acérées...la dernière nouvelle que j'ai
du monde est un rêve...

CHEVAUX MIGRATEURS

: herbe vive dans un temps ralenti,
des yeux qui regardent à l'intérieur,
silence d'une cristallisation,
chambre de peau, au moindre mouvement
secouée de tremblement, où est
ton chez-toi enclos des molles
troyelles de la langue de l'enfance...
souffle in-inter-ruptible, l'homme
dans la femme arrive à la frontière de lui-même :
dans l'espace de la tendresse vulnérable
peau de lumière, la proximité
domine dans l'approche...
l'homme en elle, dans l'abîme entre
corps et rêve

ORDRE DU CŒUR

: après un hâtif crépuscule,
le cercle découpé
par la lumière, encore plus sombre
résonne sans cesse,
les bêtes dans l'âme
luttent pour sur-
vivre, le sang est
réel, il coule
sur la lèvre apaisée :

évidemment et
sans être convaincante finalement
tu sors quand même
de l'obscurité, nue
dans le souffle d'un autre à nouveau
de retour, non que tu n'aies pas
voulu, mais il est trop tard
pour accepter ce qui est sans écho :

SURFACE CHANGEANTE

Nous ne savons pas encore qu'il faut.
Cela se fissure avant,
comme une surface changeante découvre la blessure.
Paumes violemment sillonnées
paupières comprimées
odeur de sexe...
Issue aux pièges de la nudité ?

Voulons-nous avoir plus,
être plus ?

Les cœurs durs se fermeront-ils sous la chaux ?
Le trilobite s'est déjà une fois pétrifié..

TERRITOIRE

Un vieillard – un oiseau
veille recroquevillé sur un lit d'hôpital
– dans le plumage d'un autre.
Nous ressemblons aux oiseaux
– comme eux nous nidifions.

Lorsque l'un appelle, l'autre arrive.

Qui suis-je pour toi
si ce n'est amour ?
Un nid,
un rêve d'ailes fragiles ?
Un territoire.